



La place Vittorio-Veneto, vue de l'église Gran Madre di Dio, à Turin (Italie) ; Natalia Ginzburg, chez elle, à Rome, en 1973. (PHOTOS: JULIAN ELLIOTT/GETTY IMAGES ET E. CATALANO/AME/OPALE PHOTO)

VOYAGE

Vous aimez Natalia Ginzburg, vous aimerez Turin

Julien Thèves

Venue au monde à Palerme et morte à Rome, où elle fut députée du Parti communiste italien, la grande écrivaine Natalia Ginzburg (1916-1991) était, en fait, turinoise. Née Levi, elle était issue d'une famille juive par son père, professeur de médecine. Elle a raconté son enfance et sa jeunesse à Turin dans *Les Mots de la tribu* (Grasset, 1966), prix Strega 1963, dont le beau titre original est *Lessico familiare* («lexique familial»). Partir sur les traces de cette romancière de l'intime, à la voix prenante, c'est retourner dans le quartier de San Salvario, où sa famille vivait.

Entre la gare de Porta Nuova (d'où furent déportés les juifs italiens depuis le quai 17) et le parc du Valentino qui longe le fleuve Pô, c'est aujourd'hui un quartier gentrifié, mais pas trop.

Comme ailleurs dans la ville, le plan est en damier : on se perd aisément dans cette organisation rationnelle qui trouble le voyageur habitué à se repérer dans la forme changeante des rues.

Au numéro 11 de la via Oddino-Morgari (autrefois via Pallamaglio), une plaque rappelle qu'ici vécut Natalia Ginzburg. «[L'appartement] était au dernier étage, et il donnait sur une place où trônaient une vilaine église, une usine de vernis et un établissement de bains publics ; or, ma mère ne trouvait rien de plus triste que de voir, de ses fenêtres, les gens entrer aux bains publics avec une serviette sous le bras», écrit-elle.

L'église néogothique est toujours là, et l'établissement de bains est devenu la Casa del Quartiere di San Salvario, une «maison de quartier» avec restaurant à prix modique, grande cour intérieure et événements

festifs. A San Salvario comme ailleurs, on admire les immeubles de style Liberty (l'Art nouveau italien). Beaucoup ont des bow-windows, certains utilisent le *litocemento* («pierre artificielle») pour un effet rocaille (comme le 17, via Federico-Campana). A partir des années du fascisme, pour imiter le marbre, on emploie le travertin qui arrive de Rome : l'heure est à la grandeur.

Pendant la seconde guerre mondiale, la synagogue du quartier est bombardée. On a donné le nom de Primo Levi (1919-1987), autre Turinois sans lien de parenté avec Natalia Ginzburg, à la piazzetta où s'élève cet imposant édifice néomauresque. En revenant vers les boulevards du centre-ville (les avenues sont plantées d'arbres et les rues n'en ont pas), on est envoûté par cette cité agrémentée d'arcades, à la beauté classique, qui semble faite pour l'errance. «Je cherchais avec mes

TROIS AUTRES RAISONS D'Y ALLER

POUR LE MUSÉE ÉGYPTIEN

Le deuxième musée égyptien du monde, après celui du Caire, révèle une merveilleuse collection dans un palais baroque. Il expose de nombreux sarcophages et momies, des tombes reconstituées avec tous les objets du défunt, mais aussi des tuniques millénaires, des papyrus aux dessins érotiques et d'impressionnantes statues à têtes de lionnes qui gardaient les mausolées.

POUR L'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN

La plus importante foire d'art contemporain d'Italie, Artissima, a lieu chaque année à Turin. Après une visite de la galerie d'art moderne GAM, où l'on peut apprécier des œuvres de Mario Merz (1925-2003) et Giuseppe Penone, tous deux turinois, cap sur Galerie d'Italia qui propose, jusqu'en février 2026, une rétrospective du photographe canadien Jeff Wall. Au sud de la ville, sur le toit des anciennes usines Fiat, la Pista 500 expose des artistes à l'air libre.

POUR LES RÉSIDENCES ROYALES

Ville baroque, Turin s'enrichit de palais à partir de 1563 quand les ducs de Savoie en font leur capitale. Le Palazzo Reale ouvre sur un jardin à la française. Le Palazzo Madama, et son escalier monumental, abrite de l'art ancien.



Y ALLER

En train direct, Turin est à environ 5 h 30 de Paris, 4 heures de Mâcon et 2 h 40 de Chambéry.

A partir de 60 € l'aller.
Sncf.com ou Trenitalia.com



OÙ DORMIR ?

Central et douillet, l'Hôtel Victoria est à l'unisson de cette ville patinée par le temps. Ce quatre-étoiles s'organise autour d'un petit jardin et dispose d'un grand salon-bar aux fauteuils enveloppants.

Via Nino-Costa, 4. A partir de 195 € la nuit avec petit déjeuner. Hotelvictoriaturin.com-hotel.com/fr



OÙ MANGER ?

On déguste à l'Osteria Rabezzana des pâtes parfaitement al dente, comme ces *spaghettoni* (de gros spaghettis) aux sardines, ou des raviolis piémontais appelés *agnolotti*. Le *bonèt* au chocolat est un flan local. L'établissement fait aussi épicerie et vend, notamment, des *gianduiotti*, succulents bonbons de chocolat au gianduia.

Via San-Francesco-d'Assisi 23/C. Plats à partir de 14,50 €. Osteriarabezzana.it D'autres établissements en circuit court bénéficient du label Mangébin («bien manger») : Turismotorino.org/fr/decouvrir/a-voir-a-faire/vins-et-gastronomie/mangebin/mangebin-a-torino



QUE LIRE DE NATALIA GINZBURG ?

Les Mots de la tribu (1966) sont disponibles chez Grasset dans la prestigieuse collection des «Cahiers rouges». Rouges aussi sont les livres publiés par la jeune maison Ypsilon : *Ne me demande jamais* (1970, 1989), *Vie imaginaire* (1974) et *Les Petites Vertus* (1962, recueil dans lequel on trouve *Portrait d'un ami*).

amies les endroits les plus tristes de la ville pour nos rendez-vous (...): les cinémas les plus sales, les cafés les plus dépouillés et les plus déserts; et nous avons l'impression, au fond de ces pénombres désolées ou sur ces bancs glacés, de voguer sur un navire ayant rompu les amarres», raconte l'écrivaine.

En 1938, Natalia épouse Leone Ginzburg (1909-1944), cofondateur avec Giulio Einaudi (1912-1999) de la maison d'édition Einaudi, où travaille aussi Cesare Pavese (1908-1950). C'est l'époque de l'engagement antifasciste. La jeune femme se promène corso Re-Umberto et fréquente le café Platti, l'un de ces fameux cafés turinois aux banquettes rouges et boiseries d'époque. On y sert encore des *tramezzini* (sandwichs triangulaires au pain de mie), des petits fours appelés «mignons» ainsi que du chocolat sous toutes ses formes (à boire, à croquer...).

La ville regorge de ces adresses tentatrices où déguster aussi le *bicerin*, mélange d'expresso, de chocolat chaud et de crème ou de lait, servi exclusivement dans un verre. Après la condamnation à la relégation

dans les Abruzzes par le régime fasciste, puis la mort de son mari assassiné par les nazis, Natalia Ginzburg revient quelques années à Turin avant de la quitter définitivement.

En 1957, le court texte *Portrait d'un ami* évoque la mort de Pavese, suicidé à l'Hôtel Roma, en face de la gare de Porta Nuova : «La ville que notre ami aimait est restée la même : il y a quelques changements, mais peu importants; on a mis des autobus à trolley, on a fait quelques passages souterrains. (...) Mais, lorsque nous y revenons, il nous suffit de traverser le hall de la gare et de marcher dans le brouillard des rues pour nous sentir vraiment chez nous.» C'est ce que l'on peut éprouver à Turin, même quand on n'y a jamais habité.

Via Oddino-Morgari, 14. Ouvert tous les jours midi et soir. Plats à partir de 9 €. Casadelquartiere.it

Corso Vittorio Emanuele-II, 72. Ouvert tous les jours, jusqu'à 21 heures. Café au comptoir à 1,50 €, gâteaux à partir de 4 €. Platti875.com